

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Carole Massé, Gregory Lemay, Robert-Lionel Séguin

André Brochu

Number 128, Winter 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36791ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brochu, A. (2007). Review of [Carole Massé, Gregory Lemay, Robert-Lionel Séguin]. *Lettres québécoises*, (128), 16–17.



Carole Massé, *Secrets et pardons*,
Montréal, VLB éditeur, 2007, 624 p., 29,95 \$.

Un immense roman intérieur

C'est un roman historique, dont l'action se situe vers la fin du XIX^e siècle, et c'est en même temps un roman parfaitement moderne : la perle rare !

Carole Massé a déjà écrit des recueils de poésie et des romans très littéraires, dont *Dieu* (1979) et *L'Autre* (1984). C'était fort beau, intelligent et passablement hermétique. Voilà qu'elle aborde le genre du roman historique dans toute son ampleur — six cents pages, profusion de personnages, représentation poussée d'une société et de personnages très particularisés. C'est fort beau, intelligent, remarquablement accessible et propre à satisfaire tant les lecteurs avides de romanesque que ceux qui demandent davantage à la littérature.

UNE TECHNIQUE IMPRESSIONNISTE

L'histoire est simple, mais elle est aussi nourrie d'autant de faits que possible, rattachée qu'elle est aux moindres fibres de la vie sensible. C'est celle d'un couple qui se forme à l'âge le plus tendre, puis qui est brisé par l'intervention des adultes bien-pensants et qui se reconstitue finalement au moment où les deux approchent de la trentaine. Alice, fille de bonne famille, s'éprend donc de Jude, qui est de naissance modeste et qui est obligé de s'exiler, après avoir essayé une décharge de chevrotine tirée par le père de son amie, pendant que celle-ci devient partiellement amnésique et se laisse marier à un commerçant. Le retour de Jude à Montréal et un travail d'introspection effectué par la jeune femme vont conduire à un nouveau rapprochement et au triomphe de l'amour et de la vie sur les bienséances et l'hypocrisie de la bonne société.

Or cette intrigue, qui a quelque chose de populaire et, sans doute, de sentimental, met beaucoup moins l'accent sur les particularismes sociaux que sur les intériorités, tant des classes aisées que des plus modestes. Et le traitement du sujet se fait non de façon chronologique, comme dans le roman historique classique, mais par une sorte d'impressionnisme temporel, les époques se fondant les unes dans les autres et s'éclairant petit à petit, au fur et à mesure que se dévoilent les grands enjeux narratifs.

UN ROMAN COMME NOTRE LITTÉRATURE EN COMPTE PEU

Il est tout à fait remarquable que le grand roman de Carole Massé satisfasse simultanément aux critères du roman le plus classique et de celui qui cherche péniblement à s'inventer en nos jours où un inutile fossé s'est creusé entre littérature grand public et littérature pour intellectuels. Une part d'indécidabilité se manifeste



ANDRÉ BROCHU

certainement dans le déroulement de l'action et le dévoilement de l'énigme qui lui est associé, dans le jeu des « secrets » et des « pardons », grâce au savant écartèlement de la trame narrative, et pourtant les personnages, qui sont nombreux et magistralement dessinés, gardent constamment leur nette (et complexe) individualité et se rencontrent dans des conjonctures saisissantes et décisives. Ce livre qui pourrait être un fouillis est constamment remis sur les rails de la plus convaincante clarté. De la multitude des données ressort une vive et poignante méditation sur la vérité humaine, éclairée par un amour sans concession, à une époque où la religion et, surtout, la bourgeoisie mènent un dur combat contre l'aspiration au bonheur.

On s'étonnera peut-être que Jude, dans le Montréal des années 1880, soit marxiste, et que plusieurs des personnages soient athées. Une telle modernité n'enlève rien à l'authenticité d'une fresque qui ne prétend pas recopier l'Histoire mais en révéler les forces sous-jacentes, comme l'ont fait Bertrand Vac dans *À mon seul désir* et Marie Laberge dans sa *Trilogie du bonheur*¹.

1. De Bertrand Vac, *À mon seul désir*, Montréal, Québec Amérique, 1998, 612 p., et de Marie Laberge, entre autres : *Gabrielle*, Montréal, Boréal, 2000, 616 p.



Grégory Lemay, *Le roman de l'été*,
Montréal, Leméac, 2007, 160 p., 14,95 \$.

Vacances chez la tantine

Les vacances, ce peut être bref et long à la fois, et il en va ainsi du roman qui les raconte...

J'y reviens toujours, le roman d'aujourd'hui souvent ne raconte plus grand-chose. Du moins le roman littéraire, qui est de plus en plus brillant, qui a renoué avec la représentation des êtres, des choses, mais qui évacue l'histoire. Peut-être parce que nous vivons collectivement en dehors de l'Histoire avec majuscule, comme l'avait prévu Hegel. En tout cas, individuellement, nous sommes les témoins transis de tragédies sans nom qui se passent ailleurs et qui nous condamnent à l'impuissance. De quoi nous rendre inaptes aux récits, grands ou petits. (Heureusement, toutefois, il y a Carole Massé, comme en fait foi la présente chronique.)

AU CHALET DE LA TANTÉ RICHE

Les vacances que raconte Grégory Lemay sont justement le temps de l'existence individuelle à l'état pur. L'auteur a beaucoup de talent, peut rappeler parfois Réjean

Grégory Lemay

Le roman de l'été

LEMÉAC

Ducharme par une forme d'esprit qui lui fait survoler des situations complexes à coup de langage, par l'invention de personnages à la fois simples et étonnants. Il y en a trois, principalement, dans *Le roman de l'été*: Jan, Pat et Flave. Flave a onze ans (si j'ai bien compris l'indication de la p. 7), c'est une sorte de Bérénice Einberg par sa précocité intellectuelle et son anarchisme naturel et elle est la fille de Pat. Son vrai père n'est pas Jan mais Charles, resté dans les coulisses (tout comme la tantine, qui loue son chalet à Jan). Pat a jeté son dévolu sur Jan, qui aime bien sa compagne mais ne semble pas indifférent aux charmes de sa fille. Quoi qu'il en soit, les vacances finies, rien ne se sera passé: « Personne n'a violé et tué Flave [...]. Pat n'est pas tombée en amour avec [Cow-boy — un personnage épisodique]. Pat ne s'est même pas mise à douter de son amour pour moi [Jan]. [...] Voilà ce qui est arrivé: ça n'est pas arrivé. » (p. 159)

On aura frôlé tout de même des drames, pédophilie, homosexualité, etc., mais ils restent purement virtuels, comme si l'Être n'était plus de ce monde, et que les gestes avaient partout supplanté les actes.

Pas étonnant dès lors que le chien soit aussi important que les humains, et qu'il s'appelle Jésus. Grasses monades! « On est des obèses affectifs. On est tout petits dans l'univers mais combien gros les uns pour les autres. » (p. 40)

Le plus intéressant, c'est la narration où se succèdent les discours de chacun à la première personne. Elle parodie le journal intime, mais se déroule dans l'immédiat de la conscience: « Très cher journal qui est dans ma tête », dit Flave (p. 44). Petit défaut: le style des personnages, électrisant, est le même pour tous.

☆☆☆

Robert-Lionel Séguin, *Le dernier des Capots-gris*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2006, 216 p., 24,95 \$.

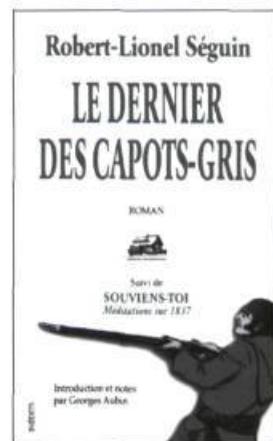
Gris contre Rouges

Certains ont reproché à l'ethnologue Robert-Lionel Séguin ses généralisations trop vastes à partir de faits isolés. Serait-ce que le brillant érudit cachait un romancier ?

Avant même de marier l'histoire et l'ethnologie et de leur faire produire les fruits qu'on sait, l'homme de science, dans sa jeunesse — il avait dix-neuf ans —, avait fait se rencontrer la veine romanesque et l'Histoire. Celle-ci concerne l'un des traumatismes majeurs du passé québécois, le plus grand après la Conquête: l'échec de la rébellion de 1837-1838.

UN ROMAN VIVANT

Le dernier des Capots-gris, qui raconte le soulèvement de la colonie, vient de voir le jour, longtemps après la mort de son auteur (en 1982). Après quelques tentatives infructueuses auprès d'éditeurs québécois et français, le jeune écrivain dut remiser son manuscrit. Était-ce à cause de ses imperfections, d'un manque de maturité littéraire ou intellectuelle ?



S'il est vrai que le jeune âge de l'écrivain y transparait çà et là, le livre n'en comporte pas moins de solides qualités de narration et d'écriture. Rédigé en 1939, il appartient évidemment à la tradition la plus classique du roman historique et nationaliste. Mais un souffle le traverse, qui n'est pas seulement la ferveur patriotique, mais aussi un attachement aux êtres et aux choses, à la vie dans ses manifestations les plus immédiates. À tout moment, le futur ethnologue se révèle à travers les descriptions très concrètes, qui ornent moins le récit qu'elles ne le nourrissent.

Un jeune homme, Robert Dechênebrun, est au centre du récit. D'abord attiré par un ami chez les Habits rouges, la milice du pouvoir anglophone, il prend conscience de son erreur et va rejoindre les patriotes à Saint-Denis, puis Saint-Charles et finalement Saint-Eustache, où il est tué. C'est donc à un tour d'horizon des troubles que nous assistons, et le roman se termine par le récit des années de répression qui ont suivi. Un texte complémentaire, « Souviens-toi. Méditations sur 1837 », toujours de la plume de Robert-Lionel Séguin, donne la parole plus nettement à l'historien et comporte quelques redites par rapport au roman.

Une étude thématique permettrait de dégager toute une symbolique, par exemple autour des couleurs antagonistes que sont le gris et le rouge. Le premier est la couleur de la grossière étoffe du pays, passablement sinistre, dont sont vêtus les patriotes; le second est celle des habits de l'occupant, couleur éclatante, joyeuse, et aussi couleur de sang. Il est intéressant de voir cette répartition du négatif et du positif, qui annonce la défaite des uns et la victoire des autres. Mais le rouge (sang) passera aux gris, le sinistre (gris) deviendra le lot des rouges. Et la gloire restera aux vaincus, dont le sang versé ne cesse de réclamer réparation.

Lettres québécoises

rend hommage au Conseil des Arts du Canada.

50
ans
1957 - 2007



Le Conseil des Arts du Canada | The Canada Council for the Arts